

des mariages s'étaient faits, donnant, souligne Lévy, « ces hommes d'origine diverse dont la Bible dit qu'ils sont l'honneur de l'humanité, (...) des agnostiques de la nationalité ».

DES FAITS « NON COMPOSÉS »

Au début, personne ne comprit grand-chose. Vieux conflits tribaux, histoires ancestrales impossible à démêler, et puis ces religions... Lévy, oh, bien sûr, sous la grande image de Malraux et des Brigades internationales de la guerre d'Espagne — mais c'était pour cela aussi qu'il y a plus d'un quart de siècle il était parti au Bangladesh — fit le voyage, en fit plusieurs, laissa en plan pas mal de projets pour se rendre, comme on dit, sur le terrain.

Mauvais procès pour des histoires de photos, colères des politiques, mots hérissés de François Mitterrand, sensation de peur quand les snipers faisaient leur boulot immonde, incertitudes, amitiés, brouilles, « Le lys et la cendre » rend compte de tout cela, ébauche des portraits souvent à la pointe dure, éclate parfois de rire ou de colère, mais s'efforce de faire lucidement la part des choses. Le rappel des faits, rapportés au jour le jour, « non composés », aurait pu tomber dans l'anecdote à propos par exemple des psychodrames autour de la fameuse liste dite des intellectuels aux élections européennes. Mais c'est un autre feu qui couve sous cet éphéméride. Et c'est cela qui retient l'attention, donne toute sa portée à ce « Journal d'un écrivain ».

PRENDRE DES RISQUES

La liste ? « Une colossale connerie », c'est dit, et si cela prend de la place dans ce livre, c'est pour éclairer la vraie face du problème. Le rôle, oui, des intellectuels en France dont

Jacques Julliard a raison de noter, dans « Pour la Bosnie » (Ed. du Seuil) qu'ils sont devenus la cible privilégiée « des ratés dans un grand nombre de professions ». Or, écrit Lévy, en posant le doigt sur l'essentiel en ces temps de « politiquement correct », ou de ce que l'on veut, mais « correct », ce qui est une forme d'intégrisme, l'engagement intellectuel est « en général sans rique. C'est la guerre des pétitions ». Là, quelques-uns ont mouillé leurs chemises, dont Francis Bueb et son centre culturel français à Sarajevo, ont fait plus que se voiler la face en voyant les visages martyrisés d'hommes, de femmes violées et d'enfants, ont fait plus que vagir « mais que dirons-nous à nos propres enfants quand ils nous demanderont de nous expliquer ce qu'était cette Europe à la fin du XX^e siècle pour ainsi laisser place à la barbarie ? » Ils y sont allés, maladroitement, peut-être, mais aux côtés « de ce nouvel Européen qui naît à Sarajevo (et qui est) un être pourchassé par la mort ».

S'il y a de la révolte dans « Le lys et la cendre », il y a de la gravité, une générosité, une lucidité. C'est étrange, on a l'habitude de la tonalité de la voix de Lévy à la radio ou à la télévision, de sa manière un peu déclaratoire de s'emparer de la parole qu'il maîtrise fort bien. Eh bien, là, dans ce livre qui vient après « La pureté dangereuse », qui ne fit pas un succès de librairie comme d'autres titres de l'auteur, la voix a changé. Plus sourde, plus grave, toujours capable de pousser des coups de gueule, mais plus intériorisée, davantage accordée au travail d'écrivain. Et écrire, cela consiste, en effet, à raconter le monde.

Danièle BRISON

« Le lys et la cendre » de Bernard-Henri Lévy, aux éditions Grasset, 544 pages, 145 F.